

24 images

24 iMAGES

La vie fantôme
Vive l'amour de Tsai Ming-Liang

Gérard Grugeau

Number 78-79, September–October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24293ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1995). Review of [La vie fantôme / *Vive l'amour* de Tsai Ming-Liang]. *24 images*, (78-79), 72–72.

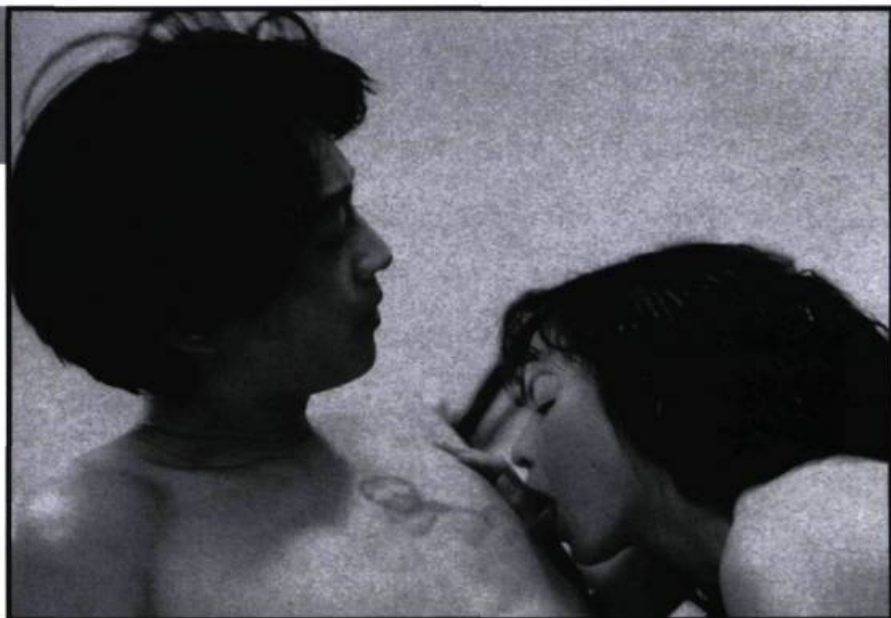
**VIVE
L'AMOUR
DE TSAI MING-LIANG**

La vie fantôme

PAR GÉRARD GRUGEAU

Après le très remarqué *Rebels of the Neon God* (1993)¹, Tsai Ming-liang confirme avec *Vive l'amour* l'exceptionnelle vitalité des cinématographies asiatiques tout en s'imposant plus spécifiquement, aux côtés d'un Edward Yang et d'un Hou Hsiao-Hsien, comme l'un des chefs de file du cinéma de Taïwan. Brillant cinéaste de l'urbanité, Tsai Ming-liang poursuit avec ce second long métrage l'exploration intimiste d'un territoire fictionnel qui se délite inexorablement dans le présent déserté d'une jeune génération en proie à une incommensurable solitude. Car, ne nous y trompons pas, malgré quelques incursions dissonantes du côté du burlesque, qui ne font qu'accentuer avec ironie le processus de déshumanisation travaillant souterrainement le récit, *Vive l'amour* cache derrière son titre faussement enjoué le désespoir à l'état pur. Un désespoir d'autant plus profond qu'il semble faire déjà partie du vocabulaire révolu des sentiments humains et devoir, pour s'exprimer, se mesurer constamment au poids d'un réel déliquescence, lui-même vidé de toute substance vitale et de tout potentiel fictionnel. Et c'est tout le talent de Tsai Ming-liang d'offrir comme objet de contemplation au regard voyeur du spectateur l'implacable mise à nu de ce désespoir larvé, qui prend subtilement corps à travers les trajectoires existentielles de trois personnages immergés dans un quotidien d'uniformité et d'indifférence généralisées.

Ces trajectoires parallèles qui finissent par se frôler, sans vraiment jamais se rejoindre, ce sont celles d'un marchand de rue au territoire incertain, d'un vendeur d'emplacements pour urnes funéraires et d'une jeune fille, agent d'immeubles, dont la principale occupation consiste à faire visiter des appartements vides. C'est d'ailleurs l'un de ses espaces vides qui sera le théâtre de moments de vie de faible amplitude et de



«Une jeune génération en proie à une incommensurable solitude.»

chassés-croisés incessants entre les protagonistes de cette « matière anonyme comme le sang » à la Nathalie Sarraute, qui constitue la réalité dissipée de ce trio fantôme. Rompant radicalement avec les règles convenues de la dramaturgie conventionnelle, la ligne narrative minimaliste de *Vive l'amour*, émaillée de dialogues aussi rares que dérisoires, saisit presque cliniquement une série d'actes et de rituels insignifiants et désincarnés qui se limitent souvent à l'assouvissement pur et simple de besoins naturels (manger, dormir, se laver, aller aux toilettes et, accessoirement, faire exulter le corps). Lieux vides et aseptisés, fétichisme sexuel, incertitude de l'identité, pratiques onanistes régressives : tout concourt à enfermer les personnages dans un narcissisme autarcique proche de l'autisme. Rigoureuse à l'extrême, la mise en scène de Tsai Ming-liang ne se départ jamais d'un formalisme épuré confinant à l'abstraction qui traduit toute la solitude glaçante de cet univers déréalisé. Cette stérilité ambiante renvoie bien sûr à plus d'un titre à « l'effacement du réel » selon Antonioni et au sentiment poignant qui se dégage de cette intime confrontation avec le vide. Et c'est dans l'attente exacerbée du fortuit, dans cet état de veille permanent à la surface du monde que le film conquiert avec brio toute son autonomie esthétique et thématique. En douceur et non sans un certain plaisir pervers, Tsai Ming-liang cultive inlassablement les glissements progressifs

dans ce néant abyssal tout en multipliant les certificats de décès, qu'ils aient pour noms incommunicabilité, aliénation ou refus de l'altérité. Et, c'est alors qu'à même la sécheresse de cette chronique d'une mort annoncée, voire déjà consommée, germe enfin un semblant de vie et de désir. Deux longs et magnifiques plans en temps réel (séquences du baiser et des sanglots) accueillent avec tendresse le surgissement fugace de l'émotion. Libre à chacun de voir ou non dans cet épilogue une quelconque délivrance ou une petite lueur d'espoir, mais les maux de cette fin de siècle sont si profonds... *Vive l'amour* n'entend rien démontrer. Il enregistre et montre simplement avec une maîtrise obstinée le jaillissement de l'inattendu au milieu de l'absence de tout. Là réside tout l'art du dévoilement de sa beauté secrète. Car la beauté de l'étrange qui advient alors au fil du récit nous frappe à chaque fois de plein fouet en venant nourrir notre attente anxieuse et passionnée. Comme la pastèque ronde du film s'écrasant contre un mur pour nous révéler avec impudeur la chair dorée de ses entrailles à vif. ■

1. Voir *24 images*, n° 70, p. 47 et 48.

VIVE L'AMOUR

Taiwan 1994. Ré. et scé.: Tsai Ming-liang. Ph.: Liao Pen-jung. Mont.: Sung Shin-cheng. Int.: Yang Kuei-mei, Chen Chao-jung, Lee Kang-sheng. 100 minutes. Couleur.